



HAL
open science

Quelques réflexions sur la matérialité des atlas (XVII e -XVIII e siècle)

Nicolas Verdier

► To cite this version:

Nicolas Verdier. Quelques réflexions sur la matérialité des atlas (XVII e -XVIII e siècle). *Forme du savoir, forme de pouvoir Les atlas géographiques à l'époque moderne et contemporaine*, publications de l'école Française de Rome, pp.301-320, 2022, 978-2-7283-1509-3. <halshs-03910330>

HAL Id: halshs-03910330

<https://shs.hal.science/halshs-03910330v1>

Submitted on 22 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Quelques réflexions sur la matérialité des atlas (XVII^e-XVIII^e siècle)

Nicolas Verdier (CNRS/EHESS)

Si les atlas sont des œuvres intellectuelles, les aspects matériels de leur fabrication, depuis la question de l'imprimerie et de la gravure, en passant par la reliure et les formats des papiers, ne doivent pas être négligés. En d'autres mots, le génie de l'auteur, s'il est bien à l'origine d'une partie de la forme, ne fait pas tout. Les contraintes techniques, rarement mises en avant, organisent et contraignent très fortement le discours. L'hypothèse que nous allons déployer ici est que si la gravure en taille-douce n'avait pas été inventée, puis adoptée, le concept même d'atlas aurait probablement été très différent quant aux équilibres entre texte et carte, ce qui l'aurait probablement rendu moins aisé à distinguer d'autres formes de livres. En effet, et sans prétendre le moins du monde essayer de fixer ici une norme, un accord semble se constituer sur l'idée que, en général, ce qui domine très fortement dans les atlas relève de la carte et non du texte. Ainsi, et par exemple, lorsque Mireille Pastoureau part à la recherche des atlas français avant 1700, la faiblesse du corpus lui fait prendre comme critère plus englobant l'ensemble des livres « où les cartes (ou plans, ou vues, pourvu qu'ils soient géographiques) tiennent plus de place que le texte »¹. Cette prédominance des cartes sur

¹ Pastoureau 1980.

l'ensemble des ouvrages portant le nom d'Atlas qui ont été publiés jusqu'à nos jours souffre de très nombreuses exceptions. On peut dès lors se demander comment ce que nous appellerons pour l'instant un assemblage entre carte et texte en faveur de la carte s'est imposé. L'hypothèse que je proposerai s'appuie sur le concept de *path dependency*², c'est-à-dire sur l'idée qu'une pratique se maintient dans le temps, alors que d'autres pratiques, potentiellement plus efficaces sont laissées de côté. Plus que les aspects économiques couramment mobilisés par de nombreux auteurs à la suite de Brian Arthur³, c'est l'idée d'institutionnalisation tendant à fixer un cadre qui, une fois en place, n'est plus interrogé, qui pourrait correspondre au processus observé.

De la gravure à la reliure et au format

Le moment le plus important de cette histoire semble être l'invention de la gravure en taille-douce attribuée à Maso Finiguerra (1426-1464), ce qui est en grande partie contemporain de celui de l'imprimerie attribuée à Johannes Gutenberg (1400-1468). La gravure en taille-douce tarde cependant à s'imposer, et il semble qu'il faille attendre le XVII^e siècle pour qu'elle se diffuse réellement. Longtemps, un autre type de gravure, sur bois « en taille d'épargne », a coexisté. Son intérêt principal pour les livres contenant des images réside dans leur similarité technique avec les caractères servant à l'impression des textes. En effet, dans les deux cas, c'est la zone en relief après l'opération de gravure, ou la confection des caractères, qui, une fois encrée, permet le transfert de la figure depuis la matrice vers le papier. Il est donc possible d'insérer dans une même galée⁴, à la fois des caractères et une figure gravée en taille d'épargne. Le texte et l'image tenus ensemble peuvent alors passer dans une même presse. De nombreuses bibles à figures du XVII^e siècle furent imprimées de

² David 1985.

³ Arthur 1989 et 1994.

⁴ Planchette rectangulaire munie, sur trois de ses faces, d'un rebord, et sur laquelle le compositeur typographe dépose les lignes composées dans le composteur (CNRTL).

cette façon. La vogue de la gravure en taille-douce, à partir du XVII^e siècle, qui s'explique en partie par la grande finesse du dessin et par la très grande diversité des techniques – et donc des rendus – qu'elle permet de développer, produit une rupture dans la chaîne de production d'une page. En effet, dans la gravure en taille-douce, qui s'effectue plutôt sur une plaque de cuivre à cette époque, le dessin sur la matrice consiste en une série d'incisions qui vont recevoir l'encre. Contrairement à la taille d'épargne, ce ne sont plus les reliefs, mais les creux qui une fois encrés vont marquer la feuille de papier.

À partir de ce moment, l'intégration d'une figure dans une planche de texte devient problématique puisqu'il sous-entend une collection de contraintes techniques. En effet, la production d'une page avec une figure et du texte nécessite maintenant deux passages successifs dans deux machines différentes, celle de l'imprimeur en gravure, celle de l'imprimeur en texte. Comme le distinguent parfaitement les planches de l'*Encyclopédie*⁵, la première est une presse simple qui opère un mouvement vertical entre la feuille et la galée. La deuxième est une presse plus complexe qui fait passer la feuille de cuivre et la feuille de papier entre deux rouleaux, horizontalement, pour imprimer. L'imprimeur, qui souhaiterait produire dans son atelier un livre ayant des figures dans le texte, devra donc posséder deux machines. Cela signifie qu'il devra également, soit maîtriser les deux techniques, soit avoir des employés qualifiés dans chacune de ces techniques. Notons au passage que cette description simplifiée des procédés omet le fait que contrairement à l'imprimerie de texte qui traditionnellement imprime les deux faces d'une même feuille, ce qui sous-entend de « battre le papier » afin de lui rendre sa planitude après l'impression du *recto*, l'imprimerie de gravure ne le fait pas. À ce premier niveau de complexité s'en ajoute un deuxième qui cette fois est lié à l'alignement du texte et de la gravure. Dans la méthode précédente, la justification était assurée par la présence de cales qui maintenaient en bonne place les différents éléments de la

⁵ « Imprimerie » et « Imprimerie en taille-douce », *Recueil des Planches sur les Sciences, les Arts Libéraux et les Arts Mécaniques, avec leur explication*, Paris, 1769, vol. 7, pp. 36 et 43.

composition de la page. Avec la séparation en deux étapes successives, la difficulté réside dans le positionnement de la feuille de papier exactement au même niveau dans les deux presses. Le moindre écart produit un décalage dans la justification qui peut aller jusqu'au recouvrement des deux impressions. Le simple changement d'hygrométrie, qui peut ne toucher qu'une partie de la feuille, est à l'origine de déformations considérables⁶. Cette deuxième difficulté s'enrichit presque à l'infini du fait de la question des pliages des feuilles pour produire des livres aux différents formats. Pour les *in-folio*, pas de problème, mais dès que l'on passe aux pliages qui vont de l'*in-4* à l'*in-24* les choses se compliquent. Aux simples questions d'inversion des feuillets s'ajoute la nécessité d'une précision grandissante. Cela sachant que dès leur première édition certains livres sont prévus en différents formats, parfois sur différents papiers. Un troisième niveau de complexité se déploie en France avec des aspects légaux. En effet, les règlements des métiers, qui ont pour mission d'assurer l'excellence en même temps que la conservation des avantages acquis, interdisent dans le pays l'existence des métiers d'imprimeur en texte et d'imprimeur en gravure dans le même atelier⁷.

Quatre solutions principales à ces difficultés ont été trouvées. Certains livres, de très belle qualité, ont maintenu un niveau maximal d'exigence en produisant des œuvres qui, tout en restant des livres dans leur forme, ont maintenu la présence de gravures dans le corps du texte. C'est le cas de quelques volumes de publication liés à l'Académie des Sciences, comme, par exemple, le *Recueil d'observations faites en plusieurs voyages par ordre de sa Majesté pour perfectionner l'Astronomie et la Géographie, avec divers traités astronomiques*⁸. D'autres cas, bien plus rares, passent l'ensemble du livre du côté de la gravure, dont le texte comme les figures sont intégralement gravés. C'est, par exemple, le cas

⁶ Sponberg-Pedley 2005, pp. 45-47.

⁷ Rychner 1983 ; Juratic 2000.

⁸ Académie des Sciences 1693.

de *La science de l'arpenteur* de Louis Charles Dupain de Montesson⁹. De rares livres font le choix exactement inverse en abandonnant, dans le texte du livre, la présence de cartes. C'est le cas de *La description abrégée des Possessions Angloises et Françoises du continent septentrional de l'Amérique* de Jean Palairet, dans lequel il compose des cartogrammes¹⁰. Par cartogrammes, on entendra des calligrammes qui recomposent des formes géographiques en disposant sur l'espace de la page les noms des contrées pour en simuler la forme géographique. La dernière solution est de loin la plus simple : elle consiste à faire reposer la charge de l'alliance entre le texte et la carte sur une discussion entre l'acheteur de l'ouvrage et le relieur qui intervient dans un second temps.

Selon le Chevalier de Jaucourt, rédacteur de l'article « Relier » de l'*Encyclopédie*,

Relier, c'est coudre ensemble les cahiers d'un livre et leur mettre une couverture. On dit brocher, quand on les coud seulement avec quelques points d'aiguille par-dessus, sans y employer des cordes pour faire des nervures, relier à la corde c'est quand on se sert d'une ficelle, que l'on met au dos de distance en distance pour tenir les cahiers unis, sans y rajouter de couverture. L'on dit simplement relier, pour signifier une reliure parfaite, avec des nervures, des tranchefiles, des cartons, et une couverture convenable. Enfin, l'on dit relier en parchemin, en vélin, en veau, en maroquin, en basane, pour dire couvrir un livre de quelques-unes de ces peaux.¹¹

Le livre est donc un objet composé de cahiers cousus ensemble et, potentiellement, d'une couverture plus ou moins complexe. À aucun moment ici, ni dans le reste de l'article, ni dans celui relatif à la reliure n'est évoquée l'insertion d'une gravure, quelle qu'elle soit, dans un livre. Pourtant, dans les faits deux méthodes existent qui toutes deux utilisent des « onglets » ; entendons des « bandes de papier qu'ils [les relieurs] cousent dans un livre pour y coller quelque chose »¹².

⁹ Dupain de Montesson 1766.

¹⁰ Palairet 1755.

¹¹ Jaucourt 1765, t. 14, p. 70.

¹² « Onglet, Reliure », in *L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences et des arts et des métiers par une société de gens de lettres*, 1765, t. 11, p. 481.

La première solution, composite, consiste à fixer, sur les premières ou dernières pages des cahiers à relier, un onglet sur lequel il sera possible de coller une planche. Le lieu de l'insertion dépend alors autant du cahier que d'une discussion possible entre le relieur et son client. La figure perd à ce moment sa relation intime avec le texte, sauf si par un nouvel *artefact*, pensé *a priori* soit par l'auteur, soit lors d'un accord entre l'imprimeur, le graveur et le relieur (on imagine la difficulté de mise en place d'un tel accord entre des acteurs travaillant dans des lieux différents) un système de renvois (Fig., Doc, Carte...) a été mis en place au cœur du texte imprimé pour tenter de pallier les contraintes matérielles de la « forme-livre ».

III. 1 : Reliure d'un atlas (fin XIX^e siècle)



La deuxième solution est la reliure sur onglet que l'on retrouve dans le cas de nombreux atlas de la période moderne. Le processus de reliure consiste non à réunir des cahiers entre eux, mais à réunir des onglets qui chacun porteront une feuille. On reste donc dans le même cadre que le livre classique, mais on y remplace le texte par la gravure. La bibliothèque du Mans conserve plusieurs exemplaires de l'*Atlas encyclopédique* de Rigobert

Bonne et Nicolas Desmarest¹³. Parmi ceux-ci on trouve un exemplaire dont la reliure essentiellement sur onglet n'est pas « parfaite » pour reprendre l'expression de Jaucourt (III.1). Les deux images du haut montrent le brochage de l'ensemble avec les nœuds sur la quatrième de couverture. Sur les images du milieu, on note que la gravure de frontispice a des bords irréguliers tout autour de la page, et on devine, sur le haut de la reliure une partie de l'onglet sur lequel elle est collée. Il en est de même pour la page de couverture, dont on retrouve le *verso* à la photo suivante. En revanche, « L'analyse des cartes de cet atlas » forme un cahier de texte imprimé directement broché avec l'ensemble. On trouve sur la photo du bas à gauche la dernière page du cahier suivie d'une série d'onglets en partie détachés. Sur les deux photos du bas, on peut voir que le travail de collage des cartes sur les onglets – qui avaient été préparés – n'a pas eu lieu.

Tous ces aspects permettent non seulement d'avoir cette vision éclatée du volume, mais ils permettent aussi de supposer que cette reliure inachevée fait partie d'un projet délimité dans lequel chaque onglet renvoie à une carte telle qu'elle est décrite dans la table des cartes, à la fin du second volume de l'atlas. Cela incite en outre à insister sur la différence du statut, au sein même du livre, entre d'une part ce qui est directement broché, dès l'origine du travail de reliure (à savoir les cahiers de textes et les onglets), et, d'autre part, ce qui correspond à un deuxième temps, celui du collage, et qui concerne les figures. En d'autres termes, même au sein d'un atlas qui mêle texte et figures, ceux-ci ne sont pas à égalité. On peut d'ailleurs imaginer que l'ordre des cartes, prévu à l'origine, ne soit pas respecté, voire que certaines cartes soient remplacées par d'autres. Une grande partie de la faiblesse des analyses sur les atlas dans la littérature relève de cette labilité du contenu que la nature même de la reliure rend possible : combien d'atlas portant un même titre n'ont pas les mêmes

¹³ Bonne et Desmarest 1787.

contenus ? Le statut de la figure est donc là encore différent de celui du texte au sein du livre dont les feuilles se suivent au sein d'un même cahier issu de la pliure d'une vaste feuille.

Dans ce type de reliure, il est possible de prévoir des onglets supplémentaires. Ceux-ci peuvent, comme dans les atlas factices accueillir les nouvelles acquisitions du collectionneur. Ils peuvent également recevoir les feuilles successives d'un programme de publication de long terme comme dans le cas de *L'Atlas curieux*¹⁴ de Nicolas de Fer, même si ce dernier conseille d'attendre que l'ensemble des feuillets soit publié¹⁵.

Ces données matérielles permettent de tirer quelques premières conclusions concernant ces objets techniques que sont les atlas. Le premier point réside dans le fait que la gravure en taille-douce, qui se diffuse fortement au XVII^e siècle parce qu'elle permet de produire des figures (et parmi celles-ci des cartes) dont la finesse est presque impossible avec la gravure en taille d'épargne, s'oppose techniquement à la réunion de textes et de cartes à égalité dans un même volume. Ce n'est qu'en essayant de contourner la difficulté, en général en utilisant des onglets collés sur les cahiers de textes, qu'il est possible de produire, relativement simplement un livre contenant des cartes et du texte. Pour autant, cela a des conséquences sur la proportion entre texte et carte, puisqu'à raison d'une à deux cartes par cahier, le nombre de pages dédiées au texte est – en dehors de l'*in-folio* – en défaveur de la carte. Proposons d'appeler ce type d'ouvrage des livres à cartes ou à figures, parce que les cartes les accompagnent, mais ne peuvent s'y imposer. L'autre solution, celle des livres de cartes ou de figures, s'appuie sur la technique du livre, mais en remplaçant les cahiers du texte par des onglets qui pourront porter des cartes permettant de dépasser la contrainte numérique du nombre des onglets collés sur les cahiers. On peut alors imaginer des livres entièrement composés de planches. On notera de ce point de vue que l'*Atlas...* de Bonne et Desmarest

¹⁴ Fer (de) 1705.

¹⁵ Fer (de) 1700, p. 262.

utilise la reliure sur onglet non seulement pour les cartes, mais encore pour le frontispice et la page de titre. Autrement dit texte pourrait presque devenir ici une planche comme une autre. La présence d'un cahier de textes dans l'*Atlas encyclopédique* relativise le découpage ainsi opéré ; les objets purs servent plus à organiser la pensée qu'à catégoriser précisément le réel.

La conséquence la plus forte de ce modèle de séparation entre livre à carte(s) et livre de cartes réside cependant dans cette idée d'absence de cahier. Soit les feuilles n'y sont pas pliées, soit elles ne le sont qu'à la reliure. Par réduction cela place la question de la matérialité des atlas du côté des formats, non dans le sens de dimension que l'on donne aujourd'hui au mot, mais bien dans celui de « forme du livre », celle-ci variant avec le nombre de plis, (0, 2, 4, 8, 12, 16, 18...) avec le type de pliage, et les dimensions de la feuille de papier¹⁶. En d'autres mots, l'arrivée de la gravure en taille-douce aurait pour conséquence éloignée l'adoption d'un type de reliure qui tendrait à exclure les pliages complexes pour les planches. Cela influencerait sur le format de ces livres à cartes qui dès lors concatèneraient des feuilles entières. Affirmation en apparence extrêmement forte qui pourrait sous-entendre que les atlas sont nécessairement de grands volumes. Mais il faut *a priori* relativiser cette idée de grandeur puisque la relation entre dimensions et formats est directement liée aux nombreuses dimensions disponibles du papier. Il convient donc maintenant de tester le format des atlas pour confirmer ou infirmer la série des propositions précédentes.

À la recherche du format

Partons ici des réflexions de l'Abbé Nicolas Lenglet du Fresnoy¹⁷ qui publie en 1716 une *Méthode pour étudier la Géographie*¹⁸, dont le titre laisse entendre par sa forme qu'elle

¹⁶ « Format », in *L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences et des arts et des métiers par une société de gens de lettres*, 1757, t. 7, p. 172.

¹⁷ Sheridan 1980.

¹⁸ Lenglet du Fresnoy 1716.

est en relation avec sa *Méthode pour étudier l'Histoire*, publiée en 1713¹⁹. Dans les faits, la *Méthode pour étudier la Géographie* est un plagiat à peine dissimulé de la *Nouvelle géographie ou description exacte de l'Univers tirée des meilleurs auteurs tant anciens que modernes* de 1700²⁰, de Martineau du Plessis, un réfugié huguenot qui vit à Amsterdam. Lenglet y ajoute un catalogue de cartes, qui ira grandissant avec les rééditions successives, ainsi qu'une liste de cartes choisies permettant de composer un atlas choisi. L'intéressant réside ici dans la réflexion que Lenglet produit quant à ce que devrait être un atlas.

Nous avons [...] une infinité d'Auteurs, qui ont donné des Cartes particulières, nous indiquons les plus considérables dans notre Catalogue. Mais comme le grand nombre de celles que nous avons citées, pourroit peut-être embarrasser ceux qui auroient peine à se déterminer par eux-mêmes ; nous croyons qu'il ne seroit pas inutile [d'en donner une liste] pour les Cartes d'Atlas. Nous ne mettons gueres dans ce dernier rang que les Cartes de deux feüilles, parce qu'elles sont les plus convenables pour être formées en livres...²¹

Selon Lenglet du Fresnoy, il existerait donc, en ce début du XVIII^e siècle, des cartes plus adaptées que d'autres aux atlas et ces cartes sont « de deux feüilles, parce qu'elles sont plus convenables pour être formées en livres ». Deux éléments sont à distinguer ici. Le premier est celui de la relation entre le nombre de feuilles et leur utilisation dans le cadre d'un livre. Le second est cette qualité particulière des cartes en deux feuilles. Quant à la relation entre nombre de feuilles et le fait de former un livre, deux hypothèses apparaissent. La première ferait des cartes en deux feuilles les meilleures des cartes. Il y a un peu de cela lorsque l'on observe le *Catalogue of Maps, Prints, Books and Books of Maps* de John Bowles publié à Londres en 1728. Celui-ci, sans offrir d'explication, commence en effet par décrire les cartes mises en vente par les « Two Sheet Maps »²². On y trouve d'abord les cartes de

¹⁹ Lenglet du Fresnoy 1713.

²⁰ Martineau du Plessis 1700.

²¹ Lenglet du Fresnoy 1716, pp. cxxij-cxxiij.

²² Bowles 1728.

Bowles, puis celles d'Herman Moll, et ce n'est qu'ensuite que l'on passe aux cartes en une feuille. Il est vrai que Bowles vend des *Books of maps* en plus des cartes et que, de ce fait, la relation de l'un à l'autre apparaît forte. La seconde hypothèse, qui rejoint la première, considère que l'intérêt des cartes en deux feuilles est qu'elles peuvent être entées sur un onglet, sur lequel portera la charge du pliage des pages du livre. On trouve également une hiérarchie des cartes par nombre de feuilles chez d'autres : ainsi, dans le *Catalogue des Livres de cartes géographiques* de Pierre Vander Aa à Leide en 1715²³. Là, la scansion est à quatre niveaux : « Grandes Cartes Géographiques de plusieurs feuilles sur Papier Royal », « les suivantes sont chacune d'une Double feuille d'Atlas », « les suivantes sont sur une feuille, forme d'Atlas », « les suivantes sont sur une feuille Médian Papier ». Le simple fait que les feuilles soient dites « d'atlas » en dit long. Il semble donc bien exister, au moins chez certains vendeurs de cartes²⁴, une forme d'accord sur la hiérarchie des cartes qui vient d'abord du nombre des feuilles utilisées, et que parmi celles-ci la double feuille ou la feuille d'Atlas s'imposent.

Cependant, cette question des cartes en deux feuilles ne résout rien, car au-delà du mot feuille, il convient de distinguer entre les formats dont les dimensions varient non seulement en fonction de considérations techniques, entendons les dimensions possibles du tamis – de la forme –, dans lequel la pâte à papier est insérée, des réglementations qui déterminent des dimensions normées, mais aussi en fonction des marchés qui s'habituent à des formats précis qui correspondent, par exemple à des dimensions de rayonnages. Cependant, là encore des indices de relations existent. Ainsi, Blaeu utilise-t-il un papier (640x950) au filigrane Atlas (filigrane de grande taille puisqu'il mesure 23 cm), acheté dans des papeteries de la ville de Saint-Junien (Limousin). Le papier est acheté au maître papetier Teillet du moulin Jouriaud,

²³ Vander Aa 1715.

²⁴ Homann offrirait un contre-exemple. Sur ce point Homann 1744.

par le marchand Abraham Janssen²⁵ pour Blaeu, et, malgré son coût, le filigrane semble être créé pour l'occasion²⁶. Dans le même esprit, le format « grand monde », qui apparaît en France au XIX^e siècle (1194x870) sera prévu pour les cartes et dessins²⁷.

Si Blaeu peut acheter un format qui lui convient, n'existe-t-il que des formats *ad hoc* ? En France, il faut attendre « 1730 pour trouver un règlement fixant les dimensions du papier ; c'est celui fait pour la province du Limousin (du 12 décembre 1730) ; puis vient celui préparé pour la généralité de Rouen du 31 juillet 1731, et enfin le règlement général pour toute la France, du 18 septembre 1741 »²⁸. Avant, le nom du papier était attribué au poids de la rame (20 mains de 25 feuilles). Cela donnait une indication approximative de la surface totale, mais pas de rapport entre la longueur et la largeur. La question du format était alors peut-être d'abord une question d'accord entre le papetier et l'acheteur, sachant que la construction d'une forme et d'un filigrane est coûteuse. Quant aux atlas, ils profitent peut-être de la normalisation. D'un côté, le format atlas de Blaeu ne s'impose pas ; il ne sera pas reconnu en tant que tel par le règlement de 1730. Mais le *Journal historique* de janvier 1744 nous apprend qu'Homann importe d'Auvergne du format Chapelet²⁹ (582x812). Or ce papier sera également utilisé par Julien qui dit le faire « fabriquer exprès »³⁰. On sait qu'il existe des formats de papier différents, longtemps selon les provinces, ensuite selon les pays. On remarquera que la France semble dominer le commerce du papier européen dès le XVI^e siècle³¹. Elle s'impose notamment dans les îles Britanniques et dans l'Europe du nord jusqu'au début du XVIII^e siècle, le bon papier d'imprimerie étant alors principalement produit dans le

²⁵ Delage 1991, p. 201.

²⁶ Coussot 2012.

²⁷ Prouteaux 1885, p. 111.

²⁸ Briquet 1907, vol. 1, p. 5. La source utilisée par Briquet est le volume de l'*Encyclopédie* Panckoucke, « Arts et arts mécaniques », qui a un article sur le papier.

²⁹ *Suite de la clef ou Journal historique sur les matières du tems*, janvier 1744, tome LV, p. 186.

³⁰ *Journal des sçavans avec des extraits des meilleurs journaux*, mars 1765, Amsterdam, pp. 134-135.

³¹ Sur l'essor de la demande en papier de grands formats : lire Krill 1987.

Livradois, autour d'Ambert³². La production s'y est organisée depuis le début du XVII^e siècle autour des marchands flamands s'étant installés à Angoulême. Ceux-ci ont pris le contrôle de la production, en achetant jusqu'aux moulins. Et lorsqu'au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles, l'industrie du papier se diffuse en Europe du nord, le Livradois conserve son avantage dans certains marchés, comme l'Académie des Sciences, les graveurs, mais aussi les auteurs de cartes³³. On doit ici évoquer le remarquable croisement effectué par Béatrice Pacha et Ludovic Miran entre papetiers, marchands de géographie et cartographes³⁴. La notice consacrée à la famille Dupuy y décrit une production d'une centaine de tonnes de papier par an en grande partie orientée vers les éditeurs de cartes tant français qu'euro péens³⁵. Il semble donc qu'au moment de la diffusion de la production de papier en Europe, les productions et dont les formats du Livradois restent dominants pour les cartes. Au-delà, il est probable qu'à cette date l'essentiel des formats soit acquis.

Tentative de généralisation.

De façon à essayer de voir si les nombreux indices rassemblés correspondent un tant soit peu à des réalités observables il faut dans un dernier temps tester la validité de nos résultats. Pour ce faire, nous passerons par une base de données sur les atlas produits entre 1635 et 1799. Pour la construire, je me suis appuyé sur les catalogues de nombreuses bibliothèques nationales³⁶, ainsi que sur de nombreux catalogues de maisons de ventes aux enchères. Au total la base contient 2070 atlas.

³² Reynard 2001, p. 15 et 129-134. Voir aussi Reynard 1998.

³³ Cité par Reynard 1998 : AD 63 (Puy de Dôme), 2E 519, 520 et 521 (livres de compte de Dupuy).

³⁴ Pacha et Miran 1996. On verra également Gaudriault 1995.

³⁵ Pacha et Miran 1996, pp. 62-64.

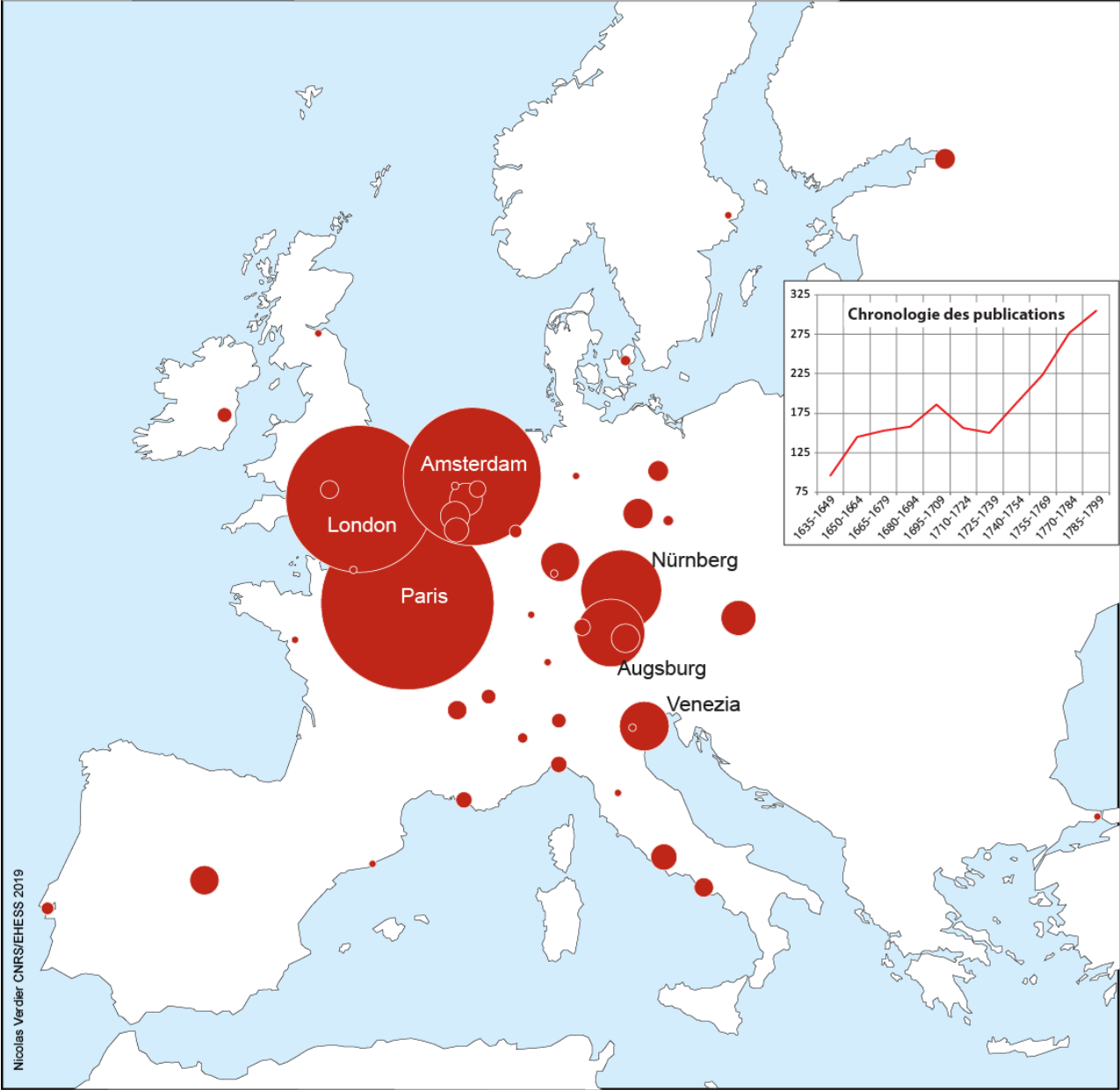
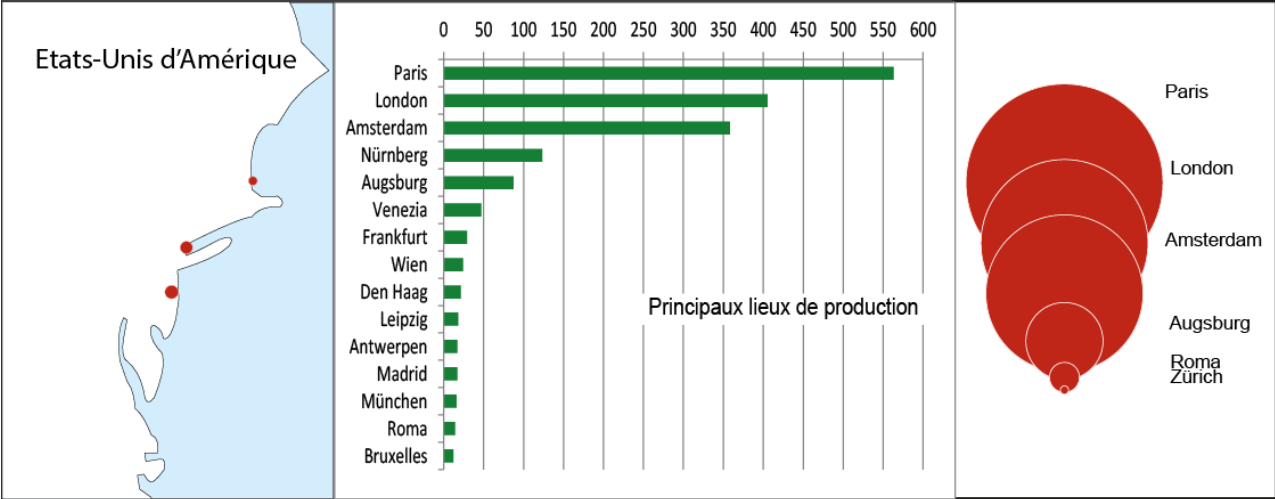
³⁶ Bibliothèque Nationale de France, Bibliothèque du Congrès, Bibliothèque nationale d'Espagne, Bibliothèque nationale du Portugal, Bibliothèques nationales de Rome, Florence et Venise, Bibliothèque de Munich, et *British Library*.

Leur répartition dans l'espace aussi bien que les chronologies ne sont pas particulièrement surprenantes (III. 2) au vu des évolutions connues par ailleurs³⁷.

III. 2 Publication d'Atlas imprimés

(Datation et localisation certaines) 1635-1799.

³⁷ Verdier 2015.



Sur cet ensemble, il n'a été possible de trouver les dimensions précises que de 1139 atlas. Sans doute est-ce dû au fait que l'intérêt pour la matérialité des livres dans les catalogues des grandes bibliothèques est finalement récent (une trentaine d'années tout au plus). Précisons cependant que d'autres types de catégories existent parfois (le format), et l'une ou l'autre des deux dimensions – jamais l'épaisseur à ma connaissance –, ce qui est probablement lié à des questions de hauteur des rayonnages. Il ne semble pas non plus que le format du papier utilisé et encore moins le filigrane ne soient jamais précisés dans ces catalogues. Or il existe des différences notables dans les dimensions des atlas conservés actuellement. Celles-ci semblent pouvoir avoir deux origines. La première pourrait être liée au marché de la gravure et à la question des marges. En forçant le trait, il est possible de dire que dans le prix, les dimensions de la feuille importent presque autant que la qualité de la gravure ou que ses auteurs et graveurs. De ce point de vue, une gravure à grandes marges se vend bien plus cher qu'une gravure à petites marges, et cela depuis longtemps. Les atlas à grandes marges semblent relever de la même logique puisqu'ils paraissent préférables aux atlas à petites marges. Cela apparaît dès l'origine de certains volumes. On en trouve, par exemple, mention dans le *Prospectus de L'atlas méthodique et élémentaire* de Claude Buy de Mornas, auquel Louis Charles Desnos participe en 1761. Dans le cadre de cette publication, Desnos, qui est l'un des principaux éditeurs d'atlas de la période, dans l'un des lieux les plus actifs du moment, proposait en effet aux acheteurs plusieurs possibilités. Ceux-ci pouvaient choisir entre trois qualités :

- 1° sur la demi-feuille du Nom de Jésus, la carte sera enluminée au simple trait, et sera vendue sur le pied de 8 sols.
- 2° sur la demi-feuille du Colombier fin, la carte sera vendue 10 sols.
- 3° Enfin, grand in folio, sur la feuille entière du nom de Jésus, elle sera vendue

12 sols. Les plans qui seront tirés sur la demi-feuille du Colombier & sur la feuille entière du Nom de Jésus sont lavées et enluminées en plein.³⁸

Le papier Jésus mesure 56x76 cm (la demi-feuille 38x56). Le papier Colombier serait de 60x80 (la demi-feuille 40x60). On aurait donc trois possibilités pour une même carte : 38x56, 40x60 et 56x76. En imaginant des marges de 1,5 cm dans le premier cas, cela ferait des marges de 10,5 cm pour la feuille entière de papier Jésus. Ces grandes marges rendent possible une découpe par le relieur en fonction de la taille de l'ouvrage choisi, peut-être en fonction de la collection de l'acquéreur. Quoi qu'il en soit, cette variation des marges est restée dans la description, et probablement dans le prix des atlas anciens. Ainsi, un site de vente en ligne d'Atlas précise-t-il à propos de l'atlas de Nicolas de Fer de 1690 sur les *Costes de France*³⁹, « Exemple à grandes marges imprimé sur un beau papier demeuré très frais et mesurant plus de 5 cm. de plus par rapport à celui décrit par Pastoureau ». Celui décrit par Pastoureau⁴⁰ mesure en fait 25,5 sur 19,5 cm, alors que celui vendu dans l'officine mesure 27 cm sur 20. De même, dans le cas d'un autre atlas nautique, celui de Vincente Tofiño de San Miguel, dans son édition de 1787, le vendeur précise « Exemple très agréable et très frais, à grandes marges ».

La comparaison entre les différentes mesures proposées par les différentes bibliothèques montre de ce point de vue que souvent, pour les atlas anciens, ceux de la *Library of Congress* sont plus grands que ceux de la Bibliothèque nationale de France. Question de moyens ? de date d'achat sur un marché du livre de géographie qui s'est constitué avec ces canons ? Faute d'enquête il est difficile d'aller plus loin sur ce point. Cependant, l'important réside dans le fait que les mesures fournies par les bibliothèques ou par les vendeurs se trouvent ici remises en cause dans leur homogénéité. On trouve ainsi pour un

³⁸ Buy de Mornas et Desnos 1761.

³⁹ *Costes de France sur l'Océan et sur la Mer Méditerranée corrigées, et augmentées, et divisée en capitaineries Garde Costes dédiées à Monseigneur le Dauphin par son très humble et très obéissant serviteur, De Fer, Paris, 1690.*

⁴⁰ Pastoureau 1984.

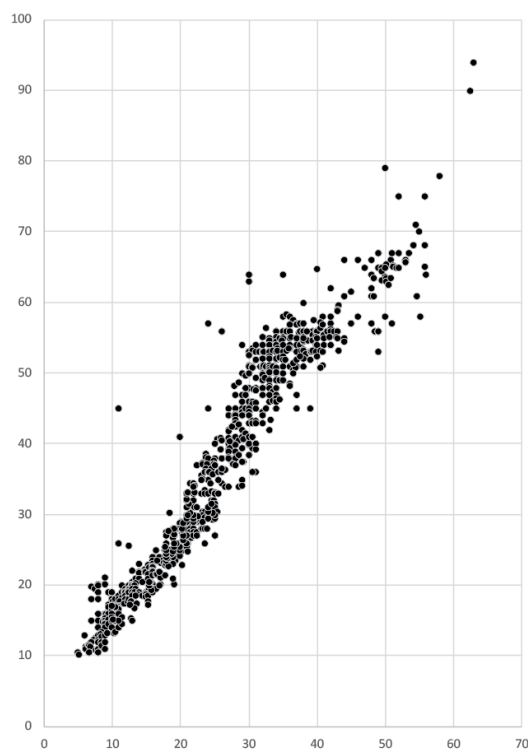
même atlas, par exemple l'*Atlantis majoris quinta pars orbem maritium seu Omnium Marium totius Orbis* publié chez Jansson à Amsterdam en 1657, des mesures qui vont de 50 sur 34,5 cm pour les plus petites, à 55,2 sur 36.1 cm pour les plus grandes. Quant au *New set of maps both the ancient and present geography* d'Edward Wells dans son édition de 1718, il varie de 45,8 sur 31 à 54 sur 42... Pour comprendre les choses plus précisément, il faudrait aller ouvrir les exemplaires, l'un à Washington, l'autre acheté par une personne privée. Or, si, pour quelques atlas, on a de multiples descriptions, pour la majorité d'entre eux, on n'en a qu'une. Où l'exemplaire ainsi décrit se situe-t-il dans le spectre des petites et grandes marges ? Cela reste impossible à préciser *a priori*.

Une histoire de formats d'atlas ne pourrait-elle donc que se limiter à des aspects anecdotiques ? Non seulement la variation autour des marges, qui place le relieur en intermédiaire majeur des dimensions, brise le lien entre formats des atlas et formats des papiers, mais en plus, les éditeurs mêmes d'atlas brisent cette logique en faisant varier les formats, non seulement par le découpage des feuilles, mais encore plus fortement par la variation des formats mêmes de ces feuilles, voire en s'appuyant sur les papetiers en dérogeant aux formats officiels. Ainsi, le « Dictionnaire des papetiers » ayant travaillé pour la cartographie précise que dans les années 1740, la famille Dupuy fabriquait, à la demande d'Estienne et de Hérisant, des papiers plus grands que les formats du tarif officiel⁴¹.

Malgré toutes ces réserves, l'observation des courbes composées à partir des données de la base montre qu'une organisation générale des formes existe (Ill. 3). Une fois inversée la dimension des formats oblongs « à l'italienne », la projection des dimensions n'est en rien aléatoire. Elle ne suit pas une droite, mais offre une courbe d'abord concave puis convexe (les petits formats ont tendance à être plus carrés que les grands) et quelques zones de plus forte densité apparaissent.

⁴¹ Miran, « Dictionnaire des Papetiers », dans Pacha et Miran 1996.

III. 3 : Dimensions des atlas

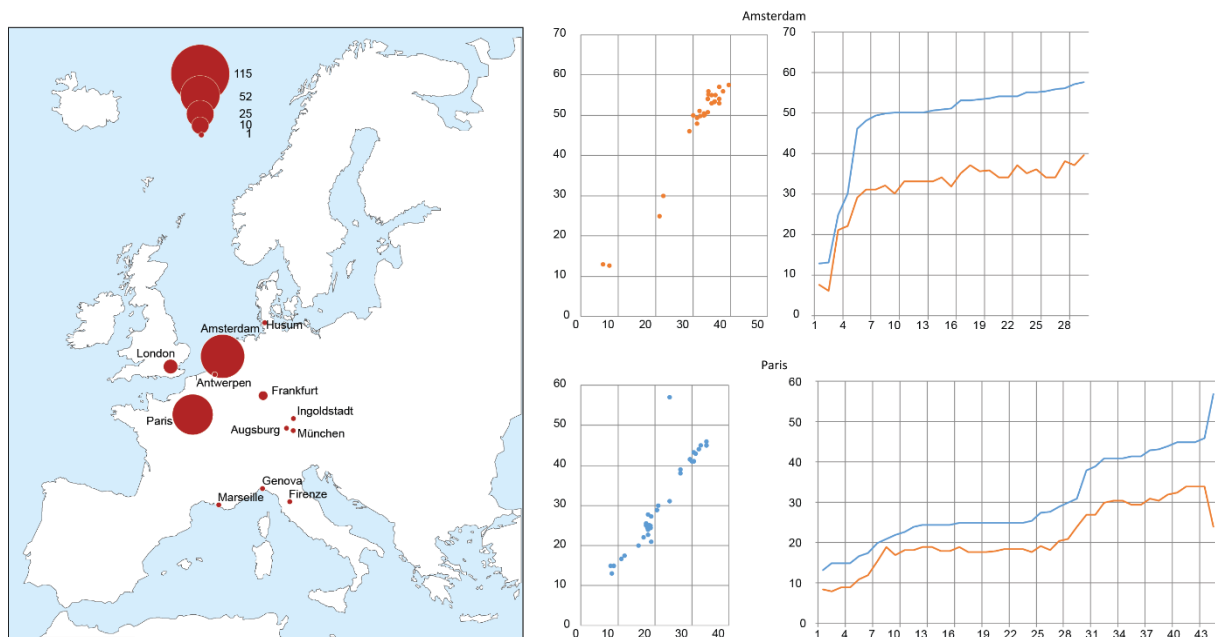


Surtout, c'est lorsque l'on tente une géohistoire des atlas un peu plus fine qu'il est possible d'interpréter plus utilement la question des dimensions. Partons ici de la période 1650-1664 (III. 4). À ce moment, deux lieux intenses de production sont identifiables, soit Amsterdam et Paris. Quant aux mesures, il est possible de produire des graphiques figurant non seulement les productions par ville, mais encore plus finement les dimensions produites. En premier lieu, la comparaison entre Amsterdam et Paris montre qu'il existe finalement deux types de production. À Amsterdam, un nombre réduit de grands atlas de luxe (une vingtaine). On retrouve ici la description de la production d'Amsterdam telle que la fait Bridget Bowers⁴². À Paris, un nombre important de petits (environ vingt-cinq) et moyens atlas (une douzaine). Plus précisément, les atlas d'Amsterdam sont grands, avec une grosse différence entre hauteur et largeur (ce qui apparaît visuellement dans l'écart important entre les courbes

⁴² Bowers : <https://bibulyon.hypotheses.org/8420>

rouges et bleues de hauteur et largeur) qui correspond à des atlas très rectangulaires, ici potentiellement en utilisant des feuilles de 53 sur 70 cm, ce qui pourrait correspondre en équivalent français à des demies grand aigle (105 x 75 cm) ou des formats Jésus (76 x 56 cm). À Paris, les atlas sont plutôt petits et de formes qui se rapprochent beaucoup plus du carré. L'impression est qu'il s'agit d'abord de feuilles de 36 sur 25 (ce qui pourrait correspondre à des formats petit Jésus 35,8 x 25,7 cm ou demi écu (51,4 x 38,3 cm), et ensuite de feuilles de 60 sur 43 cm (soit à peu près le format royal, 59,5 x 43,3 cm). Nous avons là, et sans avoir observé les cartes, des styles d'atlas, si ce n'est nationaux, au moins locaux qui coexistent et renvoient à des dimensions de papiers.

III. 4 : Styles nationaux entre 1650 et 1664



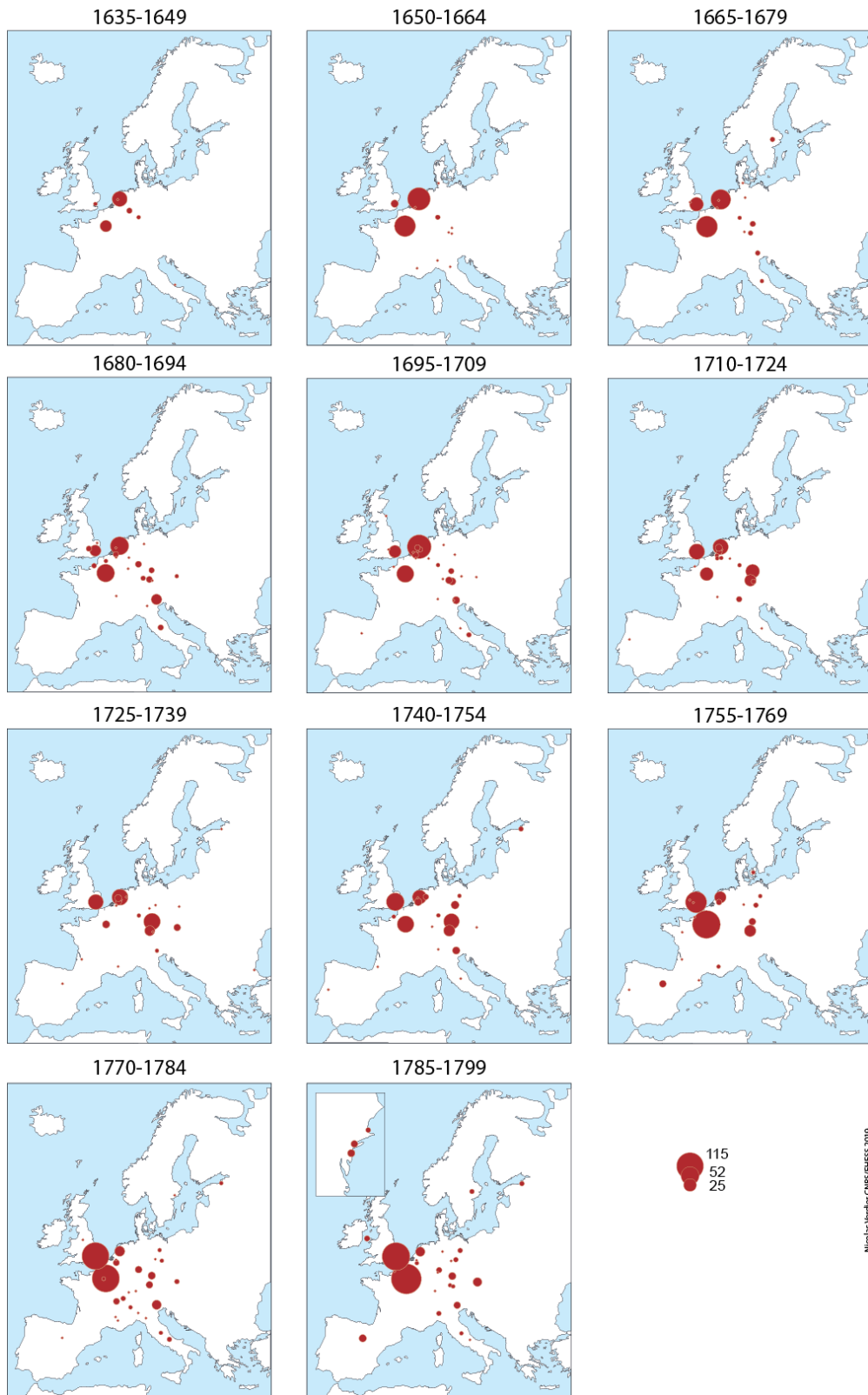
La méthode une fois posée, il devient possible de proposer une lecture longitudinale des processus. Deux mouvements sont ici à prendre en compte. Le premier est l'évolution de l'édition d'atlas durant cette période, qui passe d'un peu moins de 100 entre 1635 et 1649, à un

peu plus de 300 entre 1785 et 1799, avec un processus en trois temps (courbe Fig. 2). D'abord, une croissance, entre 1635 et 1709 puis une baisse entre 1710 et 1739, suivi d'une croissance soutenue entre 1740 et 1799. La morphologie de cette courbe, qui alterne croissance lente, décroissance puis croissance forte, n'est pas sans rappeler soit celle des livres à carte français, soit des articles relatifs aux cartes dans le *Mercure de France*⁴³.

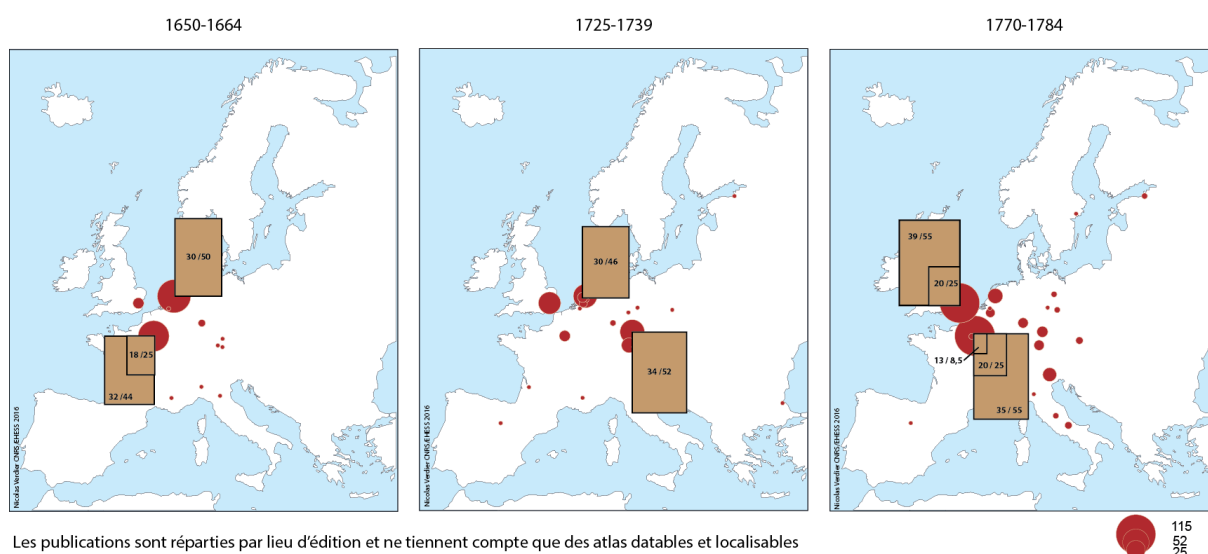
Le second mouvement (III. 5) est celui du passage d'une domination amsterdamo-parisienne entre 1635 et 1709 à une domination parisiano-londonienne entre 1755 et 1799, avec, dans l'intervalle un petit groupe qui associe aux trois premières villes (Amsterdam, Paris et Londres) deux autres villes (Nuremberg et Augsbourg). Ce processus, qui voit changer les polarités de la production d'atlas, est aussi à voir comme un moment de la diffusion de cette production dans l'Europe entière. Le nombre des villes au sein desquelles des atlas sont produits ne cesse en effet d'augmenter pendant cette période. On passe ainsi de 11 villes entre 1650 et 1664, à 21 villes entre 1725 et 1739, pour en arriver à 31 entre 1770 et 1784. En d'autres termes, l'édition d'atlas effectuée en dehors des villes dominantes à chaque période passe de 17%, à 22% puis à 31% : du cinquième au tiers. En outre, la répartition géographique montre que le format de l'atlas semble se diffuser depuis l'ouest-nord-ouest vers une Europe du centre et du sud. Au groupe que forment les Pays-Bas, la France et le Royaume-Uni s'ajoutent principalement les États allemands et italiens. On notera de ce point de vue que lors de la baisse de la production, qui concerne essentiellement les Pays-Bas et la France, ce sont principalement les États allemands qui voient leur production s'affirmer.

III. 5 : Géohistoire de la production d'Atlas 1635-1799

⁴³ Verdier 2015, chapitre 3 : « La carte dans le *Mercure* ».



III. 6 : Une histoire spatiale des formats



Ces deux mouvements permettent de recomposer une histoire spatiale des formats des atlas (III. 6). Dans un premier temps, exemplifié par la période 1650-1664, ce qui s'oppose ce sont deux productions. L'une à Amsterdam avec des formats 30 x 50 cm, l'autre à Paris, avec des dimensions moindres, et cela même pour les grands atlas qui sont des 32 x 44 cm. Surtout, ce sont les 18 x 25 cm qui se distinguent plus clairement. Pour l'essentiel, ils sont produits par Pierre Duval. La deuxième période, pour laquelle on a pris comme exemple la coupe 1725-1739, voit l'arrivée des éditeurs allemands dans le cadre d'une production de très grands formats (34 x 52 cm), donc très coûteux, qui va concurrencer directement les productions amsterdamaises dont les dimensions se réduisent (30 x 46 cm). C'est le chant du cygne des atlas hollandais. Lors de la troisième période, Londres d'abord puis Paris s'imposent par des productions homogènes autour de deux ou trois formats. Les plus grands (39 x 55 cm à Londres et 35 x 55 cm à Paris) sont soit des atlas nautiques, soit de rares ouvrages d'exception. Surtout, ce sont des atlas aux formats réduits (20 x 25 cm) qui s'imposent en représentant plus de la moitié de la production de Londres et Paris réunie. Entre 1785 et 1799,

cette proportion atteint 65 %. Ce format correspond pour la France aux formats de papier écu (40 x 52 cm) ou coquille (44 x 56 cm).

Cette mutation semble correspondre à deux types d'ouvrages au moins. Le premier est l'atlas scolaire, ou du moins l'atlas pensé dans le cadre d'un enseignement de la géographie, plutôt que dans celui d'une description encyclopédique du monde. Il ne s'agit pas alors de réduire l'objectif de l'atlas qui est de décrire le monde, mais plus simplement d'en réduire les dimensions descriptives et organisatrices pour les rendre accessibles au plus grand nombre. Les titres d'Atlas qui précisent le nombre de cartes, posant dès l'origine une limite à l'extension de la description, participent de façon assez évidente de cette logique. Le second est l'atlas que je qualifierai de thématique, comme certains des atlas de Duval, liés à des événements (mariage, héritages), ou comme certains des atlas de Le Rouge, liés à des conflits, voire de Bowles, qui décrivent des objets réduits tels que les voies de communication au départ de Londres. Il s'agit dans ce cas de réduire la portée de l'atlas en tant que construction totalisante, et d'en faire un recueil de cartes aux prétentions strictement limitées, tant en surface du globe, qu'en objets à décrire. C'est en élaborant ce nouveau marché, à la croisée entre une offre et une demande réinterprétées, que les éditeurs, de Paris d'abord et de Londres ensuite, vont réussir à s'imposer.

Conclusion

Un même processus vient donc d'être décrit trois fois. La première a concerné la façon dont, en adoptant la gravure en taille-douce, la cartographie a eu des conséquences sur les formes de reliure, et ce faisant sur le format des cartes. Il serait possible ici de relativiser cet aspect en insérant la gravure de qualité dans le cadre d'une production du luxe, ce qui tend à insérer les atlas au cœur des œuvres monumentales. Les dimensions des ouvrages ne les rendant accessibles qu'à une clientèle fortunée. On remarquera cependant que la question du

marché participe peut-être plus au mouvement plus qu'elle ne le produit. C'est donc peut-être plus une adéquation entre une offre et une demande qu'une logique purement économique à laquelle il convient de penser. Dans un deuxième temps, nous sommes revenus sur la question du format des cartes, ou plus précisément sur la question des dimensions des meilleures cartes disponibles. Cela nous a conduits à voir apparaître une adéquation entre la carte conçue pour les atlas et la meilleure carte. Il devenait alors nécessaire de préciser un peu cette question du format, c'est pourquoi nous sommes passés d'abord par la question du papier produit pour les auteurs de cartes, et en fait d'atlas, et ensuite, une fois le processus de normalisation mis en place, par l'existence d'un marché unique du papier à destination des cartes. En d'autres termes, les meilleures cartes, celles en une ou deux feuilles d'atlas, peuvent avoir des proportions assez similaires d'un bout à l'autre de l'Europe.

À travers l'institutionnalisation d'un type de reliure, d'un type de format et de dimensions, auxquels s'ajoute la normalisation des formats de papier, c'est tout un système technique qui s'est trouvé construit et consolidé. Celui-ci a produit un équilibre particulier entre cartes et textes qui est en partie à l'origine de la forme atlas. Avec le XIX^e siècle et les différentes inventions liées à l'imprimerie qui ont rendu possible la coexistence de figures et de textes sans fortes contraintes, l'atlas n'a que peu évolué. Il reste essentiellement constitué de cartes, cela alors que les contraintes techniques de l'époque moderne ont été dépassées. On remarquera qu'en revanche et malgré des questions de couleur, les livres à cartes ont, eux, plus fortement évolué, cela à tel point que dans certains cas ils ressemblent à des livres de cartes.

Bibliographie :

Académie des Sciences 1693 = Académie des Sciences, *Recueil d'observations faites en plusieurs voyages par ordre de Sa Majesté pour perfectionner l'Astronomie et la Géographie, avec divers traités astronomiques*, Paris, 1693.

Arthur 1989 = B. Arthur, « Competing Technologies, Increasing Returns and Lock-in by Small Historical Events », *The Economic Journal*, march, n° 99, pp. 116-131.

Arthur 1994 = B. Arthur, *Increasing Returns and Path Dependence in The Economy*, Ann Arbor.

Bonne et Desmarest 1787 = R. Bonne et N. Desmarest, *Atlas encyclopédique contenant la géographie ancienne, et quelques cartes sur la géographie du moyen age, la géographie moderne et les cartes relatives à la géographie physique*, Paris, 1787.

Bowers = B. Bowers, « Innovation et rivalité : le marché cartographique du siècle d'or néerlandais », *Interfaces/fonds ancien BU Lyon* online : <https://bibulyon.hypotheses.org/8420>

Bowles 1728 = J. Bowles, *A Catalogue of Maps, Prints, Books, and Books of Maps, which are Printed for, and sold by John Bowles at Mercer's Hall in Cheapside London*, London, 1728.

Briquet 1907 = C. M. Briquet, *Les Filigranes, Dictionnaire historique des Marques du Papier dès leur apparition vers 1282 jusqu'en 1600*, Paris, 1907.

Buy de Mornas et Desnos 1761 = C. Buy de Mornas et L.-C. Desnos, *Prospectus, Atlas méthodique & élémentaire de géographie & d'histoire. Dédié à Mr le président Hénault. Par M. Buy de Mornas, Géographe de monseigneur le duc de Berry*, Paris, 1761.

Coussot 2012 = G. Coussot, « Débouchés commerciaux des papeteries de l'Angoumois et du Limousin aux XVII^e et XVIII^e siècles. Exemple des papeteries de Saint-Junien (Haute-Vienne) », *Cinq siècles de papeterie à Saint-Julien*, Numéro spécial du *Cahier de l'Association des vieilles pierres*, n° 19, 2012.

David 1985 = P. David, « Clio and the Economics of QWERTY », *American Economic Review* 75 (May), pp. 332-7.

Delage 1991 = G. Delage, *Moulins à papier d'Angoumois, Périgord et Limousin*, Paris, 1991.

Dupain de Montesson 1766 = L. C. Dupain de Montesson, *La science de l'arpenteur dans toute son étendue*, Paris, 1766.

L'Encyclopédie 1765 = *L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences et des arts et des métiers par une société de gens de lettres*, Paris, 1765.

Fer (de) 1705 = N. de Fer, *L'Atlas curieux ou le Monde représenté dans des cartes générales et particulières du ciel et de la terre, divisé tant en ses quatre principales parties que par états et provinces et orné par des plans et descriptions des villes capitales et principale*, Paris, 1705.

Fer (de) 1700 = N. de Fer, « Avertissement à l'Atlas curieux », *Le Mercure Galant*, juillet, 1700.

Gaudriault 1995 = R. Gaudriault, *Filigranes et autres caractéristiques des papiers fabriqués en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1995.

Homann 1744 = *Catalogue des cartes géographiques générales et particulières du fonds de Jean-Baptiste Homann les quelles se vendent chez les héritiers du Jean Christoffe Homann le fils*, Nuremberg, 1744.

Jaucourt 1765 = L. de Jaucourt, « Relier », dans *L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences et des arts et des métiers par une société de gens de lettres*, Paris, 1765, t. 14.

Juratic 2000 = S. Juratic, « Entre tradition et innovation : les ateliers typographiques parisiens au XVIII^e siècle », *Revue française d'Histoire du Livre*, 2000, n°106-9, pp. 133-153.

Krill 1987 = J. Krill, *English artists paper. Renaissance to Regency*, Londres, 1987.

Lenglet du Fresnoy 1716 = N. Lenglet du Fresnoy, *Méthode pour étudier la géographie dans laquelle on donne une Description exacte de l'Univers, tirée des meilleurs Auteurs, & formée sur les Observations de Messieurs de l'Académie Royale des Sciences, avec un Discours préliminaire sur l'étude de cette science, & un catalogue des Cartes Géographiques, des relations, Voyages, & Descriptions les plus nécessaires pour la Géographie*, Paris, 1716.

Lenglet du Fresnoy 1713 = N. Lenglet du Fresnoy Nicolas, *Méthode pour étudier l'Histoire*, Paris, 1713.

Martineau du Plessis 1700 = D. Martineau du Plessis, *Nouvelle Géographie, ou description exacte de l'Univers tirée des meilleurs auteurs tant anciens que modernes*, Amsterdam, 1700.

Pacha et Miran 1996 = B. Pacha et L. Miran, *Cartes et plans imprimés de 1564 à 1815, Collections des bibliothèques municipales de la région Centre, Notices de la Base BN-Opaline*, Paris, 1996.

Palairret 1755 = J. Palairret Jean, *Description abrégée des Possessions Angloises et Françaises du continent septentrional de l'Amérique, pour servir d'explication à la Carte publiée sous le même titre*, Londres, 1755.

Pastoureau 1980 = M. Pastoureau, « Les atlas imprimés en France avant 1700 », *Imago Mundi*, 1980, vol. 32, pp. 45-72.

Pastoureau 1984 = M. Pastoureau, *Les atlas français, XVI^e-XVII^e siècles. Répertoire bibliographique et étude*, Paris, 1984.

Prouteaux 1885 = A. Prouteaux, *Guide pratique de la fabrication du papier et du carton*, Paris, 1885.

Reynard 2001 = P.-C. Reynard, *Histoires de Papier, la papeterie auvergnate et ses historiens*, Clermont-Ferrand, 2001.

Reynard 1998 = P.-C. Reynard, « Manufacturing Strategies in the eighteenth century : Subcontracting for growth among Papermakers in the Auvergne », *The Journal of Economic History*, 1998, vol. 58-1, pp. 155-182.

Rychner 1983 = J. Rychner, « Le travail de l'Atelier », in Martin Henri-Jean (dir), *Histoire de l'édition française : Le livre triomphant : 1660-1830*, Paris, 1983, pp. 42-63.

Sheridan 1980 = G. F. Sheridan, *The life and Works of Nicolas Lenglet-Dufresnoy 1674-1755*, Warwick, 1980.

Sponberg-Pedley 2005 = M. Sponberg-Pedley, *The Commerce of cartography. Making and marketing maps in eighteenth-century France and England*, Chicago, 2005.

Vander Aa 1715 = P. Vander Aa, *Catalogue des Livres de cartes géographiques des villes, Chateaux &c de l'Univers, tant en Plan qu'en Profil ; Publiés en France, en Allemagne, en Angleterre & ailleurs, qui se trouvent tout nouvellement à Leide chez Pierre Vander Aa, Marchands en Livres, en Cartes Géographiques & autres Tailles douce*, Leyde, 1715.

Verdier 2015 = N. Verdier, *La carte avant les cartographes, l'avènement du régime cartographique en France au XVIII^e siècle*, Paris, 2015.

Liste des illustrations.

Chapitre 12

III. 1 – Reliure d'un atlas (fin XIX^e siècle) [les photos sont de moi, les ouvrages sont à la bibliothèque du Mans]

III. 2 Publication d'Atlas imprimés (Datation et localisation certaines) 1635-1799.

III. 3 : Dimensions des atlas

III. 4 : Styles nationaux entre 1650 et 1664

III. 5 : Géohistoire de la production d'Atlas 1635-1799

III. 6 : Une histoire spatiale des formats